

Werk

Titel: Historische Litteratur; Historische Litteratur. Erlangen 1781-84.

Verlag: Palm

Jahr: 1783

Kollektion: Rezensionenzeitschriften

Digitalisiert: Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen

Werk Id: PPN555597288_1783_002

PURL: http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN555597288_1783_002

LOG Id: LOG_0050

LOG Titel: Nachricht

LOG Typ: message

Übergeordnetes Werk

Werk Id: PPN555597288

PURL: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN555597288>

OPAC: <http://opac.sub.uni-goettingen.de/DB=1/PPN?PPN=555597288>

Terms and Conditions

The Goettingen State and University Library provides access to digitized documents strictly for noncommercial educational, research and private purposes and makes no warranty with regard to their use for other purposes. Some of our collections are protected by copyright. Publication and/or broadcast in any form (including electronic) requires prior written permission from the Goettingen State- and University Library.

Each copy of any part of this document must contain there Terms and Conditions. With the usage of the library's online system to access or download a digitized document you accept the Terms and Conditions.

Reproductions of material on the web site may not be made for or donated to other repositories, nor may be further reproduced without written permission from the Goettingen State- and University Library.

For reproduction requests and permissions, please contact us. If citing materials, please give proper attribution of the source.

Contact

Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen
Georg-August-Universität Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen
Germany
Email: gdz@sub.uni-goettingen.de



X.

Vermischte historisch = litterarische Nachrichten.

I.

Folgender Brief dünket uns in Rücksicht auf Sachen und Stil so interessant, daß wir uns nicht enthalten können, ihn unsern Lesern mitzutheilen, zumahl da der Courier de l'Europe, der in London herauskommt, und aus dem wir ihn entlehnen, eine in Deutschland seltene Zeitung ist. Er steht im gegenwärtigen Jahrgange S. 389.

Au Rédacteur du Courier de l'Europe.

Londres, ce 14 Juin 1783.

Monfieur,

En faisant l'éloge des *Lettres sur l'Italie*, composées par M. Roland de la Platière, vous m'avez fait naître l'envie de les connoître, & depuis qu'elles sont en ma possession, j'ai rempli pour elles le conseil qu'Horace donne aux poètes pour les ouvrages anciens: *nocturna versate manu, versate diurna*. Les défauts du style, souvent trop familier, ne m'ont point arrêté, je ne voyois que l'ame de son auteur; je ne suis pas de ces beaux esprits délicats, si friands de Concetti & de Madrigaux, qui dedaignent un bon livre quand il n'en est pas farci. Moi, je dirai encore avec le bon homme Horace, puisque je suis en train de le citer: *Non*

ego

*ego paucis offendar maculis, si quas incuria fudit, aut
humana parum cavet natura.*

Je pardonne aux négligences de M. R. D. L. P. en faveur des excellentes choses qu'il m'apprend, en faveur de ses peintures si bien animées, qu'elles vous transportent; car, par exemple, quand il grimpe sur l'Etna, sur le Vesuve, ne le suivez-vous pas au travers de ces monceaux de cendres [chaudes, de ces vapeurs sulfureuses, de ces torrens de laves? Ne le voyez vous pas pénétrer sur le crater pour contempler la profondeur immense du goufre? Ne tremblez vous pas pour ses jours? N'êtes-vous pas tenté de le blâmer de sa témérité? . . . Voilà l'art du peintre, du bon peintre.

J'avois lu les Lettres sur l'Italie, des deux gentilhommes Suédois, le Voyage de l'Abbé Richard, celui d'un Academicien François à qui rien n'est étranger; depuis les Romans Astronomiques, jusqu'aux Romans des Voyageurs, de M. Moore, & surtout notre agréable Brydone. Je croyois que rien sur l'Italie ne pouvoit plus m'intéresser, m'instruire, & cependant j'ai lu avec plaisir, avec utilité, ce nouveau Voyageur: s'il aime la vérité, il paroît qu'il la dit avec franchise. Ce n'est pas un trop grand mal. Cela annonce un caractère, & le mépris des dignités littéraires, ce qui n'est pas peu de chose dans ce siècle, où l'espoir du fauteuil a étouffé plus d'une vérité. Il ne ménage ni les contes des Suédois, dont le manteau, je crois, sert à couvrir l'Auteur du Voyage de Londres, qui probablement n'a pas mieux vu l'Italie que l'Angleterre, ni les contes légers de l'Astronome agréable. Il ne ménage pas même

même cet ingénieux Brydone, dont les descriptions enchanteresses ont attiré tant de Lords en Italie; Brydone, dont une nouvelle édition annoncée tous les ans au printemps, par les adroits spéculatifs de la Typographie Angloise, est un garant de son succès, si elle ne l'est pas de son exactitude. Brydone dit être monté au sommet sur l'Etna avec le celebre Chanoine Rampere. Ce Chanoine, dit M. R. D. L. P. vient de m'assurer qu'il n'y est point monté, & qu'il n'a jamais pu parvenir au sommet. Brydone, m'a-t-il ajouté, est un étourdi, incapable d'observer, qui aime mieux faire rire que de faire penser. Voila qui est formel; il n'y est jamais monté. Croyons donc à présent les voyageurs. Pour moi, ce trait seul va me faire lire désormais Brydone, comme je lis Robinson Crusôé. Je dis comme Phedre: *Mendacine vero quidem dicenti creditur*. Mais si je suis obligé de même de mettre les autres voyageurs d'Italie à côté de la Bibliotheque Bleue, que nous restera-t-il donc sur ce beau pays?

Au surplus, ces erreurs doivent-elles nous étonner, quand on en voit bien d'autres plus fortes sur la même contrée, imprimées dans la vieille Encyclopédie? On trouve parmi ces lettres un trèsbon Mémoire sur l'article *Palerme* de cette collection. L'Auteur de cet article avoit dit en commençant: *Palerme, ville détruite dans la Sicile*.

Un brave Académicien Palermitain, qui se sent encore exister avec ses concitoyens, dit à l'Encyclopédiste ce qu'on disoit au Capucin de Pascal: *mentiris impudentissimé*. Il le prouve par cent & une

une raisons, dont la meilleure est sans contredit, que Palerme existe, même après le dernier bouleversement de la Sicile. Au reste, je ne partage pas toute la tendresse qu'a le Palermitain pour les grands Hommes de son pays; &, malgré son arrêt, je trouve qu'il est bien plus affreux pour l'Encyclopédiste, en copiant Laurent Echard, d'avoir pris des montagnes pour des mers, des hommes pour des rivières, que d'avoir ignoré l'existence des illustres Ransano, Amato, Boceone, Giudice, &c. &c. & un volume d'*et cetera*. Véritablement les grands Hommes deviennent si petits, quand ils sont si nombreux!

Ces fautes grossières répandues dans l'ancienne Encyclopédie doivent faire sentir le besoin de la nouvelle édition, où elles disparaîtront sans doute. Mais croira-t-on que, quand on a réimprimé cette collection à Luques, dont les relations avec Palerme sont si considérables, on a laissé subsister la même bévue sur Palerme?

Cela me rappelle, Monsieur le Rédacteur, un trait que je puis vous garantir, & qui vous peindra l'esprit des Bibliopoles. Un Libraire, qui voyoit que le Géographe Nicole de la Croix avoit un grand succès dans les écoles & dans les collèges, se proposa d'en faire une nouvelle édition. Mais afin d'amorcer le public il vouloit l'accompagner de quelques corrections & de changemens. Il proposa cette besogne à un homme de lettres très versé dans la Géographie, qui compta dans Nicole jusqu'à 1500 erreurs. Le Libraire étoit assez du goût de l'Avare: *Faire bonne chère avec bien peu d'argent*. Il vouloit qu'on lui fit des
bons

bons livres avec peu d'argent. Et comme on lui demandoit 100 louis pour corriger 1500 erreurs, & insérer des additions considérables, il aima mieux réimprimer le livre tel qu'il étoit: car enfin, disoit-il, ce livre se vendra de même, & le fait a prouvé qu'il ne se trompoit pas. N'a t-on pas raison de dire avec notre voyageur: *Bricconi di qua, pazzi di là?*

Je reviens à lui, & je ne veux pas terminer cette lettre sans vous parler d'un autre Mémoire qui fera le plus grand plaisir: il concerne les qualités que doit avoir un Inspecteur de manufactures. Mr. R—prête ce Mémoire à un Italien, mais il n'est pas difficile de l'y reconnoître lui-même. Il y tant de chaleur, tant de sensibilité & de philosophie; & d'ailleurs c'est sa patrie; il y détaille toutes les connoissances que doit avoir l'Inspecteur dans les productions de la terre, la nature des differens sols; dans les arts, la mécanique, la Chymie, les manufactures, les institutions, leurs inconvéniens &c. Mais d'où tirera t-on les Inspecteurs de manufactures? On a dit qu'il falloit les prendre parmi les négociants. M. R—s'éleve contre cette idée: l'intérêt, dit-il, est la base du commerce, & je veux que l'inspecteur soit désintéressé. L'idée mesquine d'ajouter un gain à un gain journalier forme toujours des impressions qui retrécissent à la longue l'esprit le plus vaste. Puis, où ce negociant s'instruira-t-il? où apprendra-t-il l'art d'envisager tout en grand? le commerce isole les cœurs, retrécit les esprits. Chaque atelier est une République à part. L'harmonie de l'ensemble n'affecte ni le marchand,

ni

ni l'artiste, & dans le négoce c'est moins de la prospérité que l'on attend son bonheur, que de la ruine de ses concurrents. — Cette dernière phrase me rappelle un propos que j'ai entendu sortir de la bouche d'un négociant; il disoit qu'il seroit facheux pour le commerce, que les droits fussent simplifiés, que la langue du commerce fût plus claire, que le système de l'agio fût généralement intelligible, parce que tout le monde s'en mêleroit.

Avec des connoissances & de l'honnêteté, dit M. R — à son élève, vous mourrez peut-être sans fortune, mais vous laisserez une bonne réputation. Vous aurez vécu content de vous & mourrez sans regret. Quand on a jugé les choses d'ici bas, on les quitte sans peine. Qu'ajoutent les biens au bonheur? Que supposent-ils dans ceux qui les possèdent? Quand on songe au moyen de les acquérir, à l'usage qu'on en fait, au mérite de ceux qui les ont, on est autorisé de se croire ne pas valoir moins de ne les pas posséder. Ce morceau vous donnera une idée de la philosophie de M. R —.

Je suis &c.

Fortsetzung des im vorigen Stück S. 94. abgebrochenen Schreibens an die Herausgeber des Pommerischen Magazins der Litteratur.

Gröning hatte nützliche Belesenheit, kannte auch mehr Länder, lernte allenthalben, und da er selbst dachte, mit kluger Anwendung. Sein Stift und dessen Lehrer und Zuhörer sollten mehr Glanz, Würde und Ehre haben, ein Umstand, den Gröning so lebhaft beherzigte, als der höchstverdiente und patriotische Doctor Büsching und Director Gedike unter dem scharfschneidenden, Beifall strahlenden Auge des größten Kenners von Jedlich. Frey sollte sein Collegium nicht bloß heißen, sondern wirklich seyn; frey von der schlechten, pedantischen Lehrart und slavischen Zucht; frey von eigensinnigen Vorstehern und Vassehern; frey von unnützen trivialischen Grillen; frey von schlechten zum Studieren und zu gelehrten Aemtern untauglichen Collegiasten. Für stattliche Ingenia stiftete er es, das ist: für solche, die, wie er, mit allen natürlichen Gaben und Anlagen zu gründlichen und nützlichen Wissenschaften versehen sind, aber in den gewöhnlichen Schulen nur verdorben oder gar zum Austreten aus denselben genöthiget wurden. Er wollte, daß die Prüfung der Geister in den Classen geschähe, und daß nur würdige Primaner den Mantel mit dem Degen vertauscheten. Gröning erkannte, daß ächte Schulmänner, so wie Poeten, nicht gemacht würden, wenn sie nicht drey gebohren wären; daß man solche, wenn man so glücklich wäre, sie zu bekommen, bey Schulen erhalten müßte; daß man, um sie zu behalten, ihnen bessere Gehalte, Gemächlichkeit, Ehre, Freyheit und Vorzüge geben müßte; er er-

kannte

kannte, daß gelehrte und andere Sprachen viel leichter, besser und geschwinder gelehret und gelernt werden können, als wie es damals in den Schulen üblich war. Seine Lectores sollten Sprachen und Wissenschaften lehren, und zwar so, daß die Zuhörer durch ihre Lehrart, durch die Nützlichkeit und Amuth ihrer Vorträge, Geschmack daran bekämen, und von selbst und mit Lust zuhören, und zu lernen angelockt würden; daß sie ihre Gedanken mündlich und schriftlich recht ausdrücken lernten; daß sie in den Lehrstunden, und auf feyerliche Art perorirten und disputirten, mehr sokratisch als aristotelisch, lauter Sachen, auf welche unsere neue Schulreformatoren so sehr dringen! Niemand sollte zum Besuch der Lehrstunden gezwungen, oder wegen Ausbleibens aus denselben gestraft werden. Jährlich aber oder halbjährlich kamen Anzeigen in lateinischer Sprache gedruckt heraus, darinn jeder Lehrer seine Lectionen, seine gebabten Zuhörer in denselben, deren Ausarbeitungen, die Sätze, über welche perorirt oder disputirt war, bemerkte, und sich immer das nützliche, mit dem angenehmen gewürzt, zum Ziel setzte, immer vor Augen habend, was Aeschylus sang: *Ὁ Χρήσιμος εἶδως, ἐκ ὁ πᾶλλ' εἶδως, σοφός.* recht nach des frommen Stifters Wunsch und Verlangen! Noch erschienen 1740. solche gedruckte Anzeigen, als Werner und Mosvius zum Flor des Collegii wirksam waren, welche, wie mir bekannt ist, noch damals die erwünschte Wirkung thaten. Frey war der Ton, in welchen Lehrer und Zuhörer gestimmt worden; freye Künste sollten frey, für freye, edeldenkende Jünglinge gelehrt werden, in dem großen, hellen und schön geziereten Lehrsaal, nach dem Muster eines damahligen Greißwaldischen eingerichtet und bemahlet, dessen ansehnlicher geräumiger, oberer und unterer Katheder mit Schnitzwerk vergoldet, dessen Mahles

ren an der Decke, und allen vier Seitenwänden, mit lauter sinn- und lehrrreichen Emblematen und Ueberschriften, noch bis auf diese Zeit gezieret sind, so schön als die Stoa des Zeno; alles reizend und ermunternd für edle Jünglinge, wenn sie aus dunkeln, unsaubern Löchern der Classen, deren es noch heutiges Tages in Stadtschulen hin und wieder welche giebt, die wohl seit dem dreißigjährigen Kriege nicht ausgeweisset sind, in denselben versetzt wurden. Für stattliche Ingenia stiftete er eben so sein Collegium, als seine Stipendia; nicht für solche, als Maß Fleische, den Sohn einer Magistratsperson, der alle Stipendia auf der Universität verzehrte, und in Starsgard lateinischer Bierbrauer (so nannte man ihn spottweise) ward. Gröning wußte, was Horaz gesungen hatte:

Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

Seine stattliche Ingenia, für welche er Stipendia vermachte, konnten arm, aber dabey mit edlen Trieben zur Tugend und großen Thaten versehen seyn. Solchen durch Geld zu Hülfe zu kommen, das war sein Gedanke, sein ernster Wille. Wollte Gott, man hätte beides bey der Austheilung der Stipendien immer vor Augen gehabt! Wollte Gott, man hätte immer dabey mehr auf Genie, als auf eine stille, demüthige, fromme Mine und Aufführung gesehen, die Schaafsköpfe am leichtesten und natürlichsten ist!

Wenn Armuth und Mangel eigenen Vermögens von dem Studiren hätte entfernen sollen: so würden fast alle gelehrte Pommern, voriger und letziger Zeiten, in und auffer ihrem Vaterlande, nicht gewesen seyn, welche ihren Landsleuten vorzüglich Ehre gemacht, und dem Publico wichtige Dienste geleistet haben. Doctor Quade ließ nicht zu, daß Herr von Herzberg, der im Gymnasio zu Stettin eine von ihm selbst verfertigte starke Disputation de

de memorabilibus Domus Austriacae unter seinem Vorsitz feierlich vertheidigte, die Fährichsstelle annahm, die man ihm anbot. *Idea*, sagte der erfahrene patriotischdenkende Lehrer, Sie sind von der Vorsehung zu einer starken Säule und Stütze des Staats bestimmt! und wußte ihm auf rühmliche Art das zur Universität ihm mangelnde Geld zu schaffen; und diese Quadische Weissagung ist sie nicht auf die allerglänzendeste Art in Erfüllung gegangen? Woher stammte der berühmte Doctor *Mikrálius*, ehemahliger Rector des Gymnasi *Carolini*? Sein Vater war Prediger in *Kößlin*, eine Stadt, wo ich seine gelehrte Beamte und eine gesellige artige Lebensart bey beyderley Geschlechtspersonen beobachtete, er hieß eigentlich *Lükleschwager* (hochdeutsch *Klinschwager*) und so steht auch sein Sohn in der Matrikel des Gymnasi zu *Stettin*, damals noch unter schwedischer Regierung. Sein Großvater war ein Bauer in einem zu *Kößlin* gehörigen Dorfe *Jamund*; wie der gelehrte Probst *Haaken* zu *Stolpe* (aus *Greifswald*, einem Dorfe in *Hinterpommern* gebürtig, nicht *Greifswald*, wie im *gel. Deutschl.* steht) ehemahliger Prediger in *Jamund*, wo noch Bauern dieses Namens sind, in seiner diplomatischen Beschreibung der Stadt *Kößlin* bezeuget.

Zu den grossen Hindernissen der Gelehrsamkeit in *Pommern*, deren viele sind, und die in Ihrem Magazin einleuchtend der Welt vor Augen gelegt werden müssen, gehöret ohne streitig die Armuth und der Mangel eignen Vermögens bey denen, die eines Reichthum natürlicher Gaben und Anlagen haben, um sich über das mittelmäßige und die Handwerksmäßigen *Brodstudia* zu erheben. Für die Wahrheit dieser Behauptung stehet die ältere und neueste Geschichte. Wollen Sie den *pommerischen Gelehrten* nicht bloß als Gelehrten, sondern

auch als Menschen schildern: so müssen Sie ihn, mit allen, bey ihm wirklichen Hindernissen umgeben, darstellen; so müssen Sie zeigen, wie sich sein Genie entwickelt und gezeigt; wie er sich muthig durchgekämpft, und ein Ziel erreicht hat, dazu ihm alle Wege verhauen und verlegt waren. So wird die Welt erkennen, daß der arme studirende Pommer, mit großen Talenten des Geistes begabt, eben solch ein muthiger Held im Uebersteigen ungläublicher Schwierigkeiten und Hindernisse, als andre seiner Landsleute, unter den Waffen des Kriegs, im Erstiegen der Berge, Veriagen der Feinde und bey entscheidenden Schlachten und Siegen sind.

Wunderbar hat die göttliche Vorsehung für arme und sähige Studirende in diesem Lande gesorget. Die alten Klostergebäude sind zu Schulen und Wohnungen für Lehrer und Lernende umgeschaffen, feste Mauern, die Wind und Wetter nicht verstören kann! In den Zeiten des Aberglaubens ist durch die starken und großen Kirch- und Klostergebäude für die Zeiten des reinern Glaubens, auch wohl Unglaubens, gesorget; wenn man selbige nur noch immer unter dem Dache, sicher für Regen, erhalten könnte! Und in dem vorigen Jahrhundert mußte man, um das Licht des reinern Evangelii nicht wieder verlöschen zu lassen, auf gute Schulen bedacht seyn, deren Gründung und Verbesserung aber keine andere Quelle als Wohlthaten frommer Seelen kannte. Grönings bewundern und gepriesenen Beispiele folgten mehr gutdenkende Seelen durch milde Stiftungen, selbst in Stargard, wenn schon dafelbst kaum noch der dritte Theil davon übrig ist, wie Jodocus Andreas Hildebrand, ehemaliger Archidiaconus an der Marienkirche dafelbst, in seinem Kirchendiebe keine, von mehreren über das siebende, Ges
bot

bot gehaltenen, zu Frankfurt an der Oder gedruckte merkwürdige Predigt) bewiesen hat. Doch kan ein gebobrner Stargarder, wenn er alle, für die Studierenden vermachte und gerettete, Stipendia bekommt, jährlich auf der Universität, drey Jahre hinter einander, an dreyhundert Reichsthaler genießen.

Das sache Bröning sehr wohl, daß Verwahrlosung, schlechte Wirthschaft und Eigennuß bey Magistratspersonen seyn könne, und künftig seyn würde; er nahm aber zum festen und unwandelbaren Grundsatz an, daß Handwerker auf Ehrlichkeit halten, und daß solche immer auch in seiner Vaterstadt seyn würden. Sein und seiner Frau Herkommen war von einem ehrlichen Schneider, und Stellmachermeister. Fern sey es von dem edlen Manne, daß er sich seines Herkommens geschämt, daß er es sich nicht vielmehr zum Glück gerechnet hätte, von solchen und keinen andern Eltern gezeuget und geböhren zu seyn. Er setzte die ältesten von beyden Handwerkern zu Executoren seines letzten Willens ein. Die vier Schneiderältesten, welche die neuen Lectoren des Collegii mitwählen, und deren Votationen unterschreiben, haben an ihrer Spitze einen von den Burgemeistern und zween Notarien, die ihnen zwar vorgeschlagen, aber nicht aufgedrungen werden dürfen, die sie auch, wenn sie nicht recht thun, wieder rechtmäßig los werden können, und allen diesen belohnet Bröning ihre Mühe durch Legata. Alle sind verpflichtet, bey gelehrten Kennern sich wegen der zur Wahl sich darstellenden, oder ihnen empfohlenen genau zu erkundigen, und mehrer unpartheyischer Gelehrten Gutachten vorher einzuhohlen. Niemand soll gewählt werden, der nicht die erforderliche Geschicklichkeit durch Lehrgaben und Schriften, bewiesen hat. Die Testamentarii wählen den Lector, der

Magistrat den Lehrer der ersten Classe der Stadtschule, aber nicht eher, als bis erstere ihre Stimme gegeben haben: Denn Gröning gab das meiste Geld zur Besoldung, und dadurch, daß das Collegium keine Pedanten und Zuchtmeister, sondern aufgeklärte, gesittete, mit Vorzügen und Freiheit begabte Männer zu Lehrern und Führern der studirenden, erwachsenen Jünglinge bekam, ward auch die Stadtschule mächtig verbessert, die Primaner wurden durch diese in den guten Ton gestimmt, der im Collegio die herrschende war; (eine Maxime, deren Ausübung Hr. Gedike in Berlin erklären, durch Beispiele seiner Primaner erläutern und dadurch dem Recensenten seines praktischen Beitrags zur Methode des öffentlichen Schulunt. S. 304. f. im ersten St. des 48. Bandes, der Allgem. D. S. die nicht ohne Kennerauge eines erfahrenen Schulmannes gemachte Zweifel ziemlich benehmen kann). Die Classe ward mit dem Collegio in die rechte Verhältniß gesetzt, aus welcher, nach halblänglicher Zubereitung und Prüfung, der Uebergang in das Collegium war. Da waren mit einmahl alle Nebenwege zur Beförderung in diese Schulämter versperrt; da konnte weder Consistorium, noch Ministerium, noch Magistratspersonen ihre Klienten und Freunde einschleichen; kurz: Gröning spielte hier den feinen und wohlthätigen Politicum, und man hätte gern sein Testament gleich anfangs unausgeübt gelassen, oder, wie es auch in der That listig genug versucht war, ihm eine andere Deutung gegeben, die auch von denen wieder hervorgesucht und aufgestuzt wurde, welche vor etwa zwanzig Jahren sich einfallen und gelüsten ließen, Grönings Stiftung zum Aufnehmen der Realschule, durch Macht-prücker zu erschleichen, wenn nicht die Schneider auf ihre und Grönings Ehre gehalten, und sich damahls, so wie vor zwanzig Jahren, von ehrlichen, unpartheyischen

sehen, für das Collegium patriotisch gesinnten Männern Erklärung und Rath eingehohlet hätten, die dann mit Muth, so wie mit unstreitigen Rechte, die Ausführung eifrigst betrieben, und das Collegium zu Stande brachten und erhielten, in welchem nicht lange nach dem dreysigjährigen Kriege, dessen Flamme dasselbe, so wie fast die ganze Stadt verzehrte, aber glücklich eben so schön wieder hergestellt ward, über anderthalb hundert erwachsene Jünglinge, adelichen und bürgerlichen Standes, einheimische und fremde, Märker, Mecklenburger, Thüringer, Polen, und Preussen, unter den Rectoren Prätorius und Pascha, zu gleicher Zeit studirt haben, wie die Martikel und andere Nachrichten, als die obervähnten Anzeigen oder Specimina beweisen.

Die beiden Stellmacherältesten haben nur die Aufsicht über einige Güter und die Einkünfte von denselben, welche zu Stipendien für geborne Stargarder vermacht sind, und die von ihnen conferirt und gezahlt werden; die Schneider aber haben Stipendia für Auswärtige, in dem Collegio studirende, zu vergeben; für arme und fähige Collegiasten Bewegungsgründe genug zum Fleiße und guten Verhalten! weil Proben von beyden, zur Hebung der Stipendien, vornehmlich Verstandsgaben, nicht aber Gaben und Geschenke, oder Verwandtschaft, oder kriechendes Betteln und Schmeicheln, qualificiren sollen. Mehrmalen hat man gesucht, den Stellmachern ihre Rechte, wo nicht ganz zu entreissen, doch sehr zu schmälern; mehrmahlen hat Neid und Stolz ihnen die Ehre, in den Gütern bey den Bauern sich als Administratoren zu zeigen, unter dem Schein des Rechts, rauben wollen; sie haben aber immer, hätte es auch durch kostbare Prozesse geschehen müssen, ihr Recht behauptet, und es so sicher gemacht

gemacht, daß es ihnen in künftigen Zeiten nicht anders, als durch Gewalt genommen werden kann; und das möchte nicht geschehen, so lange Testamente heilig und unverletzt, nach den Landesgesetzen, sind und bleiben.

Was die Disciplin des Collegii betrifft: so war der beständige Rector die erste Instanz; hernach die andere Instanz das Concilium der sämtlichen Lectoren, unter dem Präsidio des Rectors. Selten kam es dazu, daß die Testamentarten, als die dritte Instanz, Handel zu untersuchen und zu schlichten bekamen; selten saß ein Collegiat im Carcer. Die geistliche Aufsicht konnte Gröning nicht ganz ausschließen; aber wohl ihre schädliche Einflüsse schwächen, die endlich 1714. gänzlich vom Collegio entfernt wurde, nachdem selbiges von dem gloriwürdigsten Könige, Friedrich Wilhelm, zum Collegio illustri erhoben, bloß von der königl. Landesregierung und deren Curatorio abhieng, den Lectoren das Prädicat der königlichen Professoren beygelegt, noch drey Professoren, der Jurisprudenz, der Physik und Medicin, der Mathematik und Beredsamkeit, und ein Lector der französischen Sprache angesetzt, und alle Lehrer von der königlichen Regierung confirmiret wurden. Da fängt nun eine neue Epoche an, die alle Ihre Aufmerksamkeit zur reellen Unterhaltung Ihrer Leser verdient! Der damalige Regierungsadvocat, Doctor Lange, machte dazu den Entwurf, welchen die Regierung glücklich ausführte, und er ward mit Beibehaltung seiner Advocatur, der Advocat des Collegii und der erste Professor der leichtern Theile der Reinesgelahrtheit, wie es sich für ein höheres akademisch Gymnasium schickt, das ein Mittel ding zwischen einer Trivialschule und Unversität ist, sich aber der letztern mehr nähert, als der erstern, und dadurch bey Studierenden

direnden die ehemahls gewöhnlichen fünf Universitätsjahre in zwey, höchstens drey, verwandelt werden sollen; wie denn wirklich der Herr von Herzberg etwa dritthalb Jahre in Halle studiret hatte, als er eine von ihm ganz allein verfertigte Disputation dem Decano seiner Facultät vorlegte, welche ohne Anfrage Allerhöchsten Orts, Bedenken trug, selbige drucken zu lassen, die Abschrift einsandte, und zur Antwort erhielt: Diese Schrift wäre für das Cabinet, und nicht für den Ratheder. Der Verfasser dürfe nur kommen, für ihn wäre schon gesorgt. Er ward Legationsrath in Wien.

Damals waren die Bor- und Hirterpommerische Landesregierung, das Hofgericht, die Kriegs- und Domänenkammer, nebst dem Consistorio mit seinem Generalsuperintendenten, Doctor **Vollhagen**, gleichfalls einem gelehrten Pommer, in Stargard. Die Söhne der Präsidenten und Räte, desgleichen viele andere von Adel studirten im Collegio; es fielen zuweilen Händel zwischen Collegiasten und andern, auch wohl Militärpersonen vor, die auf eine damals sehr auffallende Art den Kamm zu erheben, und Studirende verächtlicher und geringschätziger anzusehen und zu behandeln, aus irrigen Vorstellungen von der Präcedenz der Militärbedienten vor den Civilbedienten in dem veränderten Kirchengebeten, sich einfallen ließen. Die Testamentarii, nebst dem geistlichen Aufseher, übten dabey die Jurisdiction aus, dictirten Strafen und vollzogen sie. Das stand nun freilich den vornehmern Vätern nicht an, die dann auch wohl verkehrten und unklugen Gebrauch dieses Rechts bemerkt haben mochten. Kurz: man erfand ein Mittel, das Erödningsche Collegium, das so augenscheinlichen Nutzen gestiftet hatte, noch nützlicher zu machen. Die Schneider und übrige Testa-

mentarien

mentarien beschwerten sich Allerhöchsten Orts, wo schon alles vorher vorgetragen und genehmiget war, über testamentwidriges Verfahren. Man belehrte sie, und zeigte ihnen, daß das Testament in seiner Kraft verbliebe, und daß man nur dem Collegio einen größern Glanz, recht nach Grönings Sinn, geben wollte. Der König, als oberster Bischof der Kirchen und Schulen, wollte nur an ihrer Spitze der oberste Testamentarius seyn, und sie desto kräftiger in ihrem Recht schützen. Daher mußte auch auf alle öffentliche Anschläge und Programmen gesetzt werden: Sub auspiciis Regis Clementissimi tamquam summi Episcopi et Executoris Testamenti Groeningiani. Diese Ehre nahmen die Schneider gern an und bedankten sich, und so mußten dann andre nachfolgen. Da ward dieses Stift noch auf eine andre Art ein freyes Collegium! frey von der Gerichtsbarkeit der Testamentarien, dafür nun die Landesregierung die dritte Instanz ward; frey von der Aufsicht des Consistorii und des Stargardischen Hauptpastoris; frey von den Uebeln, die davon eine Folge waren, dazu auch die Geringschätzung von Seiten unwissender und unzeitig stolzer Militärpersonen gehörte. So bekamen Lehrer und Lernende einen neuen Glanz und Vorzug durch eine weislich veränderte Gestalt des litterarischen Stifts, den Bedürfnissen der damaligen Zeit angemessen. Waren die Salaria nur mittelmäßig und theils geringe: so hatten auch die Professores desto weniger Lehrlingen, und desto mehr Zufluß von Privatunterweisungen, dabey waren gut Geld und niedere Preise aller Lebensmittel, kein Luxus. —

(Der Beschluß folgt.)

3.

S. Blasii. Von der *Historia antiquissima Coloniae Ordinis S. Benedicti in Silva nigra* ist der erste Theil fast ganz abgedruckt. Der sùrtrefliche Verfasser, Herr Fürstabt Martin Gerbert, arbeitet unermüdet um das ganze Werk bald zu vollenden. Leider beschleunigen aber die ununterbrochene Arbeiten sein Alter sehr: ungeachtet er erst 63. Jahre alt ist, so spürt man dennoch die Abnahme seiner Kräfte merklich; und er dürfte vielleicht allzufrùh ein Opfer seines Fleisses werden.

4.

Edinburgh. Die neue Gesellschaft der Alterthumsforscher in dieser Stadt fähret in ihren Arbeiten mit der größten Thätigkeit fort. Unter andern hat sie beschlossen, eine *Biographia Scotica* oder eine Sammlung von Lebensbeschreibungen berühmter Schottländer zu veranstalten. Eine gute Probe dieses Werks hat man bereits gesehen, an dem Artikel *Barclay*, den Herr *David Dalrymple* versertiget hat.

5.

Greifswald. Hr. Professor *Möller* hat von unserm Könige, zur Bezeugung des allerhöchsten Beifalls über das neue schwedische teutsche Wörterbuch, eine goldne Denkmünze erhalten.

6.

Göttingen. Je mehr unsre meisten Reisebeschreiber uns verlassen, so oft wir von ihnen Belehrung über Local-Gebräuche und über alltägliche Vorfälle in Ländern erwarten, welche sie gar zu courtiermässig durchreisen
setzen

setzen, als daß sie solche hätten studieren können: desto erfreulicher ist uns die nahe Erwartung eines Commentars über Hogarth's Charakterzeichnungen, den nächstens einer der scharfsinnigsten Beobachter liefern wird, der unter teutschen Gelehrten sich der grössesten Vertraulichkeit mit englischen Localsitten rühmen darf. Die vollständige Sammlung aller Hogarth'schen Stücke, die dieser Commentar erläutern wird, ist jetzt auf hiesiger königl. Bibliothek.

7.

Jena. Hr. Prof. Büttner von Göttingen, der sich jetzt bey unserm Herzoge aufhält, ist von Sr. Durchl. zu Dero Hofrath ernannt worden.

8.

Erlangen. Der verdienstvolle Herr Regierungsrath und oberste Archivar Spieß in Culmbach hat neulich das Diplom als Mitglied der Münchner Akademie der Wissenschaften erhalten. Vor zwey Jahren hat ihn auch die Mannheimer Akademie aufgenommen.